



## LE MARQUIS DE BEAUCAIRE

La vénerie, a dit avec raison le marquis de Cherville, doit être considérée comme le caractère suprême de la vie élégante ; elle tient le haut bout dans la hiérarchie du sport.

Pour devenir veneur, il faut une vocation spéciale, la réunion d'aptitudes très diverses et de connaissances qui ne s'acquièrent que par des études moins fastidieuses sans doute, mais aussi laborieuses que celles dont le baccalauréat est le couronnement. Il ne suffit pas de se farcir la cervelle des leçons écrites de Du Fouilloux, de Le Verrier de la Conterrie, etc., etc. ; ce savoir d'emprunt ferait du néophyte un théoricien théorisant tout au plus, s'il n'avait pas usé force semelles sur le chemin de l'école.

Cette école, c'est la forêt verdoyante, avec ses lignes qui s'al-



longent jusqu'à l'horizon dans leur double encadrement de taillis. Il faut s'y rendre aux heures crépusculaires où l'Orient, teinté de rose, saupoudre de sa poussière nacrée les images qui enveloppent le massif, se livrer à l'observation des empreintes fugitives que les fauves, que les bêtes noires ont laissées, ici sur le revers du fossé, plus loin sur le gazon diamanté de rosée ; quand on est parvenu à juger avec sagacité, à déduire de l'examen du pied ou de la trace, l'âge, le sexe, les connaissances de l'animal auquel ils appartiennent, on s'exerce à rembucher avec prudence. Puis, vient l'action ; il faut travailler encore pour arriver à savoir placer ses relais aux bonnes refuites, à distinguer le change, à relever les défauts, à conduire la meute de l'attaque de l'hallali.

Alors, s'il est un cavalier solide et entreprenant, s'il sonne convenablement un vol-ce-l'est, s'il possède l'énergie et le coup d'œil et par-dessus tout s'il est doué du feu sacré, l'apprenti passera maître, se détachera du groupe de ses brillants comparses, qui font nombre dans un laisser-courre, et occupera une des premières places dans la vénerie.

Courre le solitaire, le mettre à l'hallali courant et aux abois ; entendre le claquement de ses défenses, voir ses yeux de feu ; le courage et l'entente de la meute pour l'attaque ; l'étendre ensuite sur le sol, le fer à la main, est un spectacle enivrant et en même temps un plaisir guerrier et chevaleresque.

Sur cette terre, chacun a une passion prédominante, plus ou moins vive, selon sa nature et son tempérament. Les uns aiment les batailles, les autres préfèrent la paix et la tranquillité. Il n'y a pas à discuter.

L'important est de savoir maîtriser ses passions et de tirer le meilleur parti de la position dans laquelle on se trouve. Ce grand amour de la chasse de nos veneurs d'autrefois se calme un peu aujourd'hui ; aussi les fervents disciples de saint Hubert, les



veneurs intrépides comme le marquis de Beaucaire, qui chassait en forêt de Tronçais, sont-ils en petit nombre.

La forêt de Tronçais, située dans l'arrondissement de Montluçon et à proximité du bourg de Cérilly (Allier), est une des plus belles de France. Des bois de chêne et de hêtre y poussent, avec une vigueur prodigieuse. Sa superficie est de 11.000 hectares. La moitié, à peu près, est composée de vieilles futaies deux ou trois fois séculaires. Au milieu se trouve un rond-point nommé Rond-Gardien ! Là, viennent aboutir neuf grandes lignes, toutes de 12 mètres de large, s'étendant à perte de vue. Toutes ces routes conduisent à d'autres ronds-points auxquels viennent se joindre des lignes plus ou moins nombreuses, parfaitement entretenues. Du côté sud-ouest, on remarque de vieilles futaies très claires avec prairies sous bois dans lesquelles se trouvent des genévriers épars qui forment un ensemble majestueux et sauvage tout à la fois.

Au nord et à l'est, les futaies ont été récemment exploitées. La vue domine une immense plaine de hautes bruyères et de taillis épars dans lesquels les grands animaux se plaisent à se remettre.

En suivant la route de Lurey-Levy, on rencontre à quelques kilomètres du Rond-Gardien, une immense pièce d'eau qui coupe la forêt en deux d'un bout à l'autre. C'est dans ces parages que commencent et finissent presque toutes les chasses.

De chaque côté, la vue domine une immensité de bois dont le sommet se confond avec l'horizon. L'étang, majestueusement placé au milieu, paraît se perdre dans l'infini.

Celui qui examine la majesté de ces belles choses ne peut se défendre de lever les yeux au ciel et de demander au Tout-Puissant de lui accorder de longs jours pour pouvoir toujours les admirer !

Près de l'autre extrémité de la pièce d'eau, partie sud, se



trouve un pont à plusieurs arches, en pierres taillées, bien qu'à cet endroit le réservoir soit plus étroit et couvert d'épais roseaux et arbrisseaux qui ne permettent pas à la vue de distinguer où commence et finit le large ruisseau qui l'alimente.

C'est dans cette partie resserrée de la forêt que se trouve le passage habituel des animaux sauvages, pour aller d'un côté à l'autre chercher leur nourriture ou pour s'abriter dans les fourrés d'épines, de houx et de hautes bruyères.

Ce passage est considéré par les chasseurs à tir comme un véritable assommoir. Il existe en effet, à cet endroit, une partie marécageuse que les sangliers ne traversent jamais sans se souiller. Aussi, l'a-t-on surnommée la *souille des sangliers*.

A côté, dans un groupe d'arbres, une petite hutte en branches de genévriers et de fougères traîtreusement arrangée pour cacher le tireur. C'est à cet endroit que les maîtres d'équipages postaient les amis qui venaient les visiter et n'avaient pas l'habitude de voir fauves et noirs, se réjouissant à l'avance d'entendre raconter à la veillée les émotions des uns et les regrets poignants des autres.

C'est au point central de cette vaste forêt nommée Point-du-Jour que, sacrifiant le faste des châteaux, l'agrément des villes, au plaisir de la chasse, le marquis de Beaucaire, ce veneur incomparable, avait transporté ses chenêts, afin de pouvoir s'adonner tout entier au culte de saint Hubert. Il y a plus de cinquante ans de cela, pendant lesquels on peut évaluer, sans porter atteinte à la vérité, les prises de ses sangliers à au moins trente annuellement.

M. le marquis de Beaucaire fut un cavalier exceptionnel : d'une haute stature, portant haut la tête et doué de forces physiques plus qu'athlétiques, courageux jusqu'à la témérité, bravant tous les temps, toutes les fatigues, il méritait à juste titre d'être nommé le Roi des veneurs.



Je ne veux point faire le portrait de cette nature exceptionnelle, douée de qualités inappréciables et aussi d'un caractère susceptible et terrible tout à la fois. Je ne parlerai que du veneur émérite avec lequel j'ai fait mes débuts comme veneur et dont j'ai été l'élève de chasse pendant de longues années.

Il faisait mon admiration, comme il a du reste fait celle de tous ceux qui l'ont vu derrière ses chiens à la poursuite d'un sanglier ou d'un loup, passant, franchissant, brisant tous les obstacles qui se trouvaient sur son passage.

Un fait, sans précédent, donnera une idée de son ardeur, de sa bravoure et de son intrépidité héroïque.

Peu de temps après la joyeuse et mémorable Saint-Hubert de Bourbon-l'Archambault, d'ardents chasseurs de Clermont, de Montluçon, de Moulins, attirés par le bruit et les succès cynégétiques du célèbre veneur de Tronçais, vinrent s'installer à Isle-et-Bardais, village à proximité de sa demeure, pour avoir l'avantage de le connaître et de chasser avec lui.

M. de Beaucaire, possesseur alors d'une brillante fortune, grand, généreux, ne calculant jamais, avait chaque jour table ouverte. Une de ses faiblesses était d'aimer l'encens, les courtisans et les admirateurs de sa personne et de ses exploits ; dans ces cas-là, il ne se possédait plus, et il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait mettre sous la table les disciples de Bacchus qui voulaient se mesurer avec lui. Il éprouvait un plaisir non moins grand à faire de bonnes plaisanteries aux chasseurs étrangers, pour les dégoûter de venir, dans son arrondissement, lui disputer les bêtes noires.

Un jour de décembre de l'année 1880, des bûcherons matineux aperçurent un grand sanglier traversant une des lignes du rond de La Cave ; ils en informèrent aussitôt M. de Beaucaire, qui fit prévenir de suite les chasseurs d'Isle-et-Bardais qu'il se rendait avec son vautrait sur les lieux indiqués et qu'il les attendait.



Tous s'empressèrent, malgré l'intensité du froid, de répondre à cet amical appel. Aussitôt réunis, les chiens d'attaque furent découplés sur la voie, et quelques instants après l'animal fut lancé dans les taillis de la Grand'Vente. Le relais, composé de quatre-vingt-dix magnifiques chiens de Vendée, fut donné, et la chasse prit aussitôt une animation peu ordinaire.

Le sanglier, après s'être fait rebattre dans les fourrés des Prés Dogés, prit un parti, traversa les futaies du Rond-Gardien, des Cabottés, et se dirigea sur les cantons de Ménécière.

Le vaste étang de Saloup était gelé, les bords cependant n'étaient pas, à certains endroits, complètement pris, les chiens passent à Pont-Neuf et entrent en futaies en faisant un carillon infernal ; à la vue de tous les chasseurs, à la tête desquels il se trouve, le vaillant veneur, malgré le danger qu'il courait, presse sans hésiter les flancs de son cheval et passe sur cette glace que le pas cadencé de sa jument fait doucement osciller.

Arrivé au milieu de l'immense pièce d'eau glacée, il tourne fièrement la tête, mais sans s'arrêter, et crie aux nombreux veneurs qui le regardaient frémissant de crainte :

« Messieurs, la glace porte... »

Il arriva à l'autre bord sain et sauf, ce qui fut considéré par tous comme un fait miraculeux. Je pourrais citer d'autres faits, aussi brillants, pour expliquer le mépris qu'il avait du danger et de la mort, mais je me bornerai à raconter les suivants :

Une fois, dans le cours d'une chasse, il tentait de franchir l'écluse du canal du Cher, mais le terrain mouvant, sur lequel il se trouvait à ce moment, ne permit pas à sa belle et rude jument irlandaise *Coquette* de prendre son essor ; cavalier et cheval tombèrent à l'eau et faillirent y rester.

Un jour, il recevait en chasse, d'un chasseur maladroit, à la naissance du cou, à bout portant, un coup de fusil chargé de che-



vrotines ; heureusement le col de sa peau de chèvre et de volumineux pelotons de muscles amortirent la force des projectiles... Il tomba de cheval et fut porté presque mort chez lui. Le soir même, pendant qu'on lui arrachait les plombs du cou, il sifflait un air de chasse et, un mois après, il chassait avec le même entrain qu'avant !... Le sang du gentilhomme de vieille race se retrouvait toujours dans cette nature indomptée et indomptable.

Dans une réunion, à Bourbon-l'Archambault, la Société Rallie-Bourbonnais chassait un sanglier dans la forêt de Grosbois.

M. Henry, riche propriétaire qui plaidait avec les fermiers des chasses, avait donné ordre à son garde de verbaliser contre les chasseurs qui se permettaient de passer sur les prairies enclavées dans ses bois.

Dans le cours de la journée, la chasse les traverse et les chasseurs à la suite, mais, en apercevant la plaque du garde, tous se sauvent dans diverses directions.

Le maître d'équipage seul, en voyant le serviteur et représentant de la loi s'avancer de son côté, met son cheval au pas.

— Votre nom ? lui demanda le garde.

— Marquis de Beaucaire ; et il ajouta d'une voix superbe : Si vous avez ordre de sévir contre lui, vous avez là une bien belle occasion de faire votre devoir. Et il repartit gaillardement.

Artiste passionné, il avait acquis un merveilleux talent sur la musette, façonnée sur ses indications dans des conditions tout à fait exceptionnelles en *si* bémol et basses notes, que le souffle de ses poumons pouvait seul faire aller ; aussi la musette du marquis est-elle légendaire dans le pays.

Elle se composait d'un volumineux sac de cuir, enveloppé d'un velours de soie vert, portant à une des extrémités un montant en bois des îles, avec plusieurs gaines dans lesquelles s'adaptaient deux flûteaux à large pavillon pour le doigté, un gros et long bour-



don en ébène pour l'accompagnement et un tube en argent pour introduire le vent nécessaire à produire l'harmonie des sons.

Pendant la saison des fêtes et apports, il prenait grand plaisir à parcourir les villages dans une voiture à quatre chevaux, acclamé toujours par la foule qui réclamait la musette ! la musette !

Il arrêtait alors son char à bancs, sortait l'instrument, et faisait danser la jeunesse à cœur-joie. Il était jeune alors et ne demandait en paiement que la faveur d'embrasser les danseuses, qui toutes s'y prêtaient volontiers. Et pour égayer et contenter les danseurs, il faisait apporter une pièce de vin qui se buvait à la santé du musicien. Aussi était-il très populaire et très aimé... des danseuses.

